

Le dernier souffle

Michel van Schendel

Number 155, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

van Schendel, M. (2019). Le dernier souffle. *Les écrits*, (155), 98–105.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Texte inédit de Michel van Schendel, retrouvé récemment dans ses archives. Il s'agit d'un récit autobiographique de près de 150 pages, qui annonce *Un temps éventuel* (l'Hexagone, 2002), mais qui date vraisemblablement des années 1980, si on en juge par la nature du manuscrit, dactylographié sur des feuillets 8 ½ x 14 (d'avant l'usage systématique que l'auteur fera de l'ordinateur et de l'imprimante dès le début des années 1990). L'extrait qu'on va lire ici fait partie du premier quart du livre, où l'auteur entrelace narration, réflexion et poésie.

Pierre Ouellet

LE DERNIER SOUFFLE

TEXTE ÉTABLI ET ÉDITÉ

PAR PIERRE OUELLET

Je ne parle qu'en fonction d'un Orient qui n'a jamais eu lieu : l'ai-je imaginé, rêvé, l'ai-je vu seulement en images dans un livre (que j'aurais perdu, oublié), me l'a-t-on raconté (mais qui aurait pu le faire, et quand)? L'ai-je inventé de toutes pièces, et pour quelle cause, en raison de quel besoin? Et pourquoi cette référence, l'opposition qu'elle évoque immanquablement, pourquoi la mention de ces deux lieux, le mouvement qui les met en rapport, l'arc-en-ciel qui les fait coexister?

Je parle depuis un savoir élémentaire, très ancien en moi, acquis par le récit, la lecture, l'image, conquis sur l'angoisse nocturne. Ici se trouvent mes légendes construites, par exemple, à partir d'un mot que je ne comprends pas, que j'ai peut-être fabriqué dans les moments où le souffle me manquait, où je me crois à court de représentations, dans certains temps de frayeur où j'apprends, soudain, qu'une menace pèse sur moi, imprécise, mais forte, redoutable, dans ces instants de peur panique avec lesquels je dois constamment négocier. Plus tard, en tête d'un cahier, j'écrirai, pour feindre un début, en guise de commencement, ceci, sans suite : « J'ai sept ans et je me sais coupable. » Plus tard, je laisserai les livres s'ouvrir, sous le simple effet du vent, je commencerai ma lecture au hasard, pourquoi pas au milieu d'une phrase, à partir d'un mot coupé en début de ligne. Plus tard.

Qui, un jour, se met à parler en nous? Qui, quoi, me souffle ce que j'essaie de dire, m'arrache des membres de phrases discontinus, sans lien entre eux? Membra disjecta. Qui pèse sur ma poitrine, comme dans une vision brusque de cauchemar, pour me contraindre à rejeter des mots, à faire vibrer soudain l'air, à détruire l'harmonie des choses qui envahit mes yeux? Sous quelles pressions mon corps devient-il un lieu tourmenté d'articulation? Un lieu où je dois accéder chaque fois qu'un mot en moi produit, dans mon dos, des turbulences : j'y assiste.

Je suis un homme ordinaire attaché au mât d'un vieux navire, contraint d'écouter des voix multiples auxquelles ne correspond aucun visage : un chant, une musique, un rythme, des assonances qui frappent brutalement mon oreille. Coups portés à jamais. Je ne tiens pas à comprendre. Je cherche peut-être, seulement, au premier abord, à savoir d'où viennent ces voix, même si le vent me donne, parfois, l'impression qu'elles se déportent, qu'elles se perdent dans l'espace, qu'elles sont proférées en vain, même si j'ai le sentiment, à ce point fort qu'il fait venir les larmes, que personne n'écoute leur timbre et que le vent aura bientôt raison d'elles. Un petit homme en moi est saisi de tremblement quand le vent ramène vers lui certains éclats de voix : le mannequin dont je suis issu a peur de tels retours.

Quels mots le Christ en croix pouvait-il entendre au moment de mourir et dans quelle langue? Inimaginable l'effet, l'écho, de certains mots sur un corps disloqué, sur la chair à vif; et les mouches qui se posent dans le repli des blessures, leur bourdonnement continu, le vol calculé, l'occupation de ce silence, la vanité du temps, le retard de la mort; et la soif dans l'après-midi, le jour qui n'en finit pas. Indescriptible, sans doute. Rien ne peut remédier à cela, jamais. Car rien ne commence là, si ce n'est une sorte d'inquiétude tenace, sournoise, quant à la possibilité, l'éventualité au moins, d'une autre fois, d'une répétition. Une fois l'autre: la seule figure de ce qui a lieu, la tension excessive, insupportable, de la menace, une déchirure irréparable dont seul le temps montrera, à l'occasion, l'ampleur, dont seule la suite viendra, en l'occurrence, éclairer l'antériorité d'un autre jour.

Noir d'encre de ce qui a lieu: gorge sèche d'un corps qui semble voué à attirer indéfiniment les mouches. Et le geste de la main, dans sa vanité même, pour tenter de les disperser: pour les éloigner la main gauche s'agite, recommence le même mouvement, part de la poitrine pour explorer l'espace du dehors, retombe. Lignes multiples que je trace dans l'air pour écarter de moi les insectes, déroulement du bras qui est l'inverse du mouvement appliqué par lequel j'écris. Comme si, d'emblée, je devais chasser les mouches pour pouvoir écrire, éclaircir encore le blanc de la page, passer la main sur sa surface pour la lisser, y enlever la poussière en vue d'entamer la ligne.

Images prégnantes de quelques-uns des premiers pas: penché sur le cahier, la plume pleine d'encre, je m'exerce à faire des lettres, à tracer des signes nouveaux que je recopie, je tire la langue en serrant très fortement mon porte-plume. J'ai des taches d'encre sur tous les doigts.

Je pense à la violence – geste brutal, sans raison – qui consisterait à relever la plume jusqu'à la hauteur de mon visage et à me crever un œil avec cet instrument. Terrible précision d'un geste: souffrance dont je me représente l'acuité d'un seul coup. Cette petite tragédie qu'un enfant imagine, pour tromper le temps, que vient-elle répéter, représenter? Peut-être seulement ceci: qu'avant d'écrire il y a eu des événements inavouables, que l'écriture n'est qu'une façon, sans doute dérisoire, non pas tant d'effacer ces événements, mais de les surcharger, de les recouvrir, comme dans la fabrication lente, minutieuse, d'un palimpseste.

Mauvais papier de l'après-guerre: le verso de la page écrite est déjà marqué de coups de plume, il devient inutilisable. Incise forte. Et cette économie qu'on cherche à nous apprendre touchant le papier aussi bien que le pain. Souci, bien entendu, de ne rien laisser, d'utiliser, de toutes les

manières possibles, les restes, dans la perspective d'une sorte de survie qui confère aux moindres choses – un morceau de papier déchiré, un quignon de pain en train de durcir, un vêtement élimé – une valeur de première importance.

J'écris sous la dictée de cet élémentaire. Dans une autre scène, je rédige une page entière en regardant à travers la vitre la neige tomber : comme si, de cette façon, je luttais aussi contre le froid, contre l'humidité, contre une envie de pleurer pour rien dont je ne sais plus quand elle a pris fin. Au fond de ma poche, quelques miettes de pain durcies que j'essaie de broyer, avec un certain trouble, tout en continuant à écrire. Une main produit, à tâtons, des signes, tandis que l'autre veut réduire en poussière les restes minimes d'un repas. Une main veut s'approprier une matière nouvelle, précieuse, pendant que l'autre tente de détruire un fragment d'objet quotidien. Me frappe la grande maladresse des deux gestes : leur timidité en même temps que leur obstination.

Ma fascination, ultérieurement, pour une expression telle que « économie de guerre », la seule au fond que je puisse comprendre, dont je puisse imaginer, assez facilement, les mécanismes, la seule, surtout, qui trouve ses emblèmes dans la rencontre d'un vieux porte-plume et d'un morceau de pain dur en un lieu où il fait particulièrement froid. L'économie de guerre est, sans aucun doute, la nécessité pour quiconque de trouver – c'est-à-dire d'inventer – sa propre respiration, ce condensé de deux mouvements, absorber et rejeter, cette immense pulsation dont le terme est simplement la mort et qui place le corps à hauteur de monde, qui met en évidence le procès même de toute économie possible.

Je tombe d'épuisement dans la neige – bruit discret de ma tête qui s'y enfonce avec une lenteur désespérante –, je serre entre mes doigts gelés une tartine de pain beurrée, je me dis seulement « je vais mourir », j'énonce ces mots tout haut qui me reviennent portés par le vent, plus fort. Je n'ai même plus la force de mordre le pain qui durcit. Je pense uniquement à une petite fille qui a mon âge dont, hier, j'ai deviné – l'ai-je même entrevue – la culotte blanche (albâtre qui m'éblouit, pour lequel je suis incapable de trouver un nom). Blancheur troublante de cette région dont je connais mal la configuration : je pense à cela avec en tête le bruit des combats – fusillades de rues ou batailles dans la montagne –, le mouvement des corps qui s'affaissent lentement, se replient sur eux-mêmes ; une balle qui vient crever un œil, et l'écho si fort en moi de cette destruction. Ma main gauche s'enfonce

dans la neige, finit par toucher l'herbe. Il y a le silence : ce temps de part et d'autre pour recharger les armes. Mes yeux ne peuvent plus pleurer. Bien longtemps après, je me relève, marche en titubant, cherche ma tartine, laisse dans la neige fraîche la marque de mes pas.

Comment avons-nous donc appris que nous étions malades, que nous risquions d'être atteints dans notre être même, c'est-à-dire dans notre respiration ? Être : respirer : naître : grandir. Quelles peuvent être mes chances si, précisément, j'ai quelque difficulté à respirer, si l'air, d'une certaine façon, m'est compté, comme le pain, comme le papier de mauvaise qualité sur lequel je dois écrire. Et l'encre qui sèche mal, la plume qui se casse, se tord, s'use rapidement, risque à chaque ligne de trouer le papier ; et cette petite excroissance sur le doigt qui tient le porte-plume, qui signe pour toujours mon entêtement.

On nous répète que notre vie tout entière tient dans le simple fait d'inspirer et de souffler, mais que ce geste doit s'apprendre, qu'il faut faire preuve de patience. On nous dit aussi la raison de cette nécessité, la guerre, qui est la cause de notre être-là, de cette petite communauté d'enfants que nous formons et dont l'existence ne cesse de nous étonner. On nous signifie ce qu'il en est de toutes les manières possibles, par le récit, l'image, l'évocation ; par l'allusion, les traces, les souvenirs.

Ce calvaire – avec l'expression particulièrement énigmatique pour moi « chemin de croix » qui accompagne ce mot – qui suit une route de montagne sur laquelle, une fois par semaine au moins, on nous emmène promener. On nous raconte, dans le détail, ce qui s'est passé dans ces lieux. Peu à peu, dans nos têtes, s'établit un rapport entre cette démesure – l'horreur qui dure, frappe de manière aveugle, la brutalité et l'intensité des bruits, mes frères qui rampent dans le couloir, la descente dans la cave qui sert d'abri, l'imprévu qui menace, le poids de chaque jour – et la fragilité de nos poumons, la difficulté que nous éprouvons à respirer. Un rapport tellement étroit, à force d'être répété sans cesse à notre adresse, à peu près sous les mêmes formes, qu'il donne sens pour moi à une expression que j'entends souvent, balle en pleine poitrine. Une cavité pleine qui se vide lentement, vieille chambre à air qui se dégonfle, expiration régulière dont le bruit continue de frapper mes oreilles. (J'y ai mal.)

Rendre le dernier souffle, pour la simple raison, donc, qu'il nous a été d'abord donné, le restituer sous la pression d'une violence inouïe qui vient forcément du dehors. Alors que, en ce qui nous concerne, c'est une atteinte interne qui a eu lieu, qui est survenue en un temps où nous ne savions pas

ce que signifiait la respiration, peut-être même en un temps où nous ne parlions pas, mis à part des balbutiements, des mots déformés (avant d'être appris), des inventions à partir de ce que nous avons cru entendre.

Syllabes recrachées, expulsées, vomies : troubles de l'imitation, refus du même. Symptômes du discours. Si la fin de la vie consiste à rendre le dernier souffle, je comprends mieux alors ce geste rituel – l'ai-je jamais vu, est-ce une image ultérieure aperçue seulement dans un film ? – qui se résume à placer sous le nez de quelqu'un qui est en train de mourir – que l'on suppose mort – un petit miroir, pour avoir la preuve tangible qu'il n'y a plus de souffle, que l'air ne circule donc plus dans les poumons. Mais j'ai, dans le même temps, la plus extrême difficulté à me représenter précisément ce qu'est la mort : non pas l'être-mort, car, pour celui-ci, j'ai au moins l'idée de quelqu'un qui a entièrement perdu le souffle, qui ne bouge plus, mais le fait de la mort même, le ralentissement du temps, son suspens, l'incompréhensible transition d'un état à – comment le nommer ? – son contraire.

J'aurais sans doute voulu qu'il y ait d'autres mots pour désigner cette chose, ce procès, ou, du moins, d'autres images que celle, insidieuse, du dernier souffle. J'ai, par conséquent, une très grande attirance pour la représentation mythologique où il est question d'une barque qui se déplace lentement – je la vois – sur un fleuve, du passage tranquille d'une rive à l'autre, de la traversée d'un courant d'eau. Je suis également attentif au pluriel – les enfers – et j'ai, pour cette forme, une nette préférence par rapport au singulier, par rapport à cette sorte d'embrasement continu qui m'évoque, irrésistiblement, à chaque fois la lente cuisson de certaines viandes dans d'immenses marmites.

Images contemporaines de cinéma : Jeanne d'Arc – je me souviens d'avoir pleuré pendant la séance et d'avoir eu, en sortant, quelque peu honte de mes larmes devant mes camarades – et un autre film qui s'appelait, je crois, *Les tunique écarlates*, une espèce de mauvais western dans lequel, sans aucun doute, on voyait des hommes qui, transpercés par des flèches, tombaient lourdement à terre en expirant avec force bruit. L'écho me poursuit encore. Assourdissement de ces bruits dans le froid de l'après-midi : notre marche dans la neige pour rentrer. Et le poids des chaussures, les lacets défaits, les rafales de vent, les gros gants.

Je suis mourant : je tombe comme une masse dans la neige fraîche. Ou bien encore je meurs en m'affalant brutalement sur le trottoir, ceci dans une ville, Paris sans doute, j'ai tout juste le temps d'entendre ma tête frapper le

bitume ; à côté de mon oreille gauche, dans le caniveau, un filet d'eau court dont je distingue très brièvement le bruit. Personne n'est là pour me fermer les yeux. Je vois passer rapidement un morceau de bois dans le caniveau. C'est un bateau. Parviendrais-je à monter à bord ? Y a-t-il quelqu'un pour me hisser ? Que signifie l'expression « naviguer à vue » ?

Bien antérieurement il y a un petit tableau – sans doute est-ce un pastel – qui me montre un soldat mort, allongé dans la boue, tombé avec son fusil. J'ai toujours pensé qu'en mourant ce soldat a absorbé dans sa bouche de la terre humide et qu'il est mort avec ce goût, que son dernier souffle n'a pas été assez fort – il a certainement reçu une balle en pleine poitrine, ou plusieurs – pour expulser toute cette boue. Je sens le froid qui monte de cette terre humide, qui fige les choses, fait lever une buée que le soleil ne parvient pas à dissiper. Cela pourrait se passer dans l'est de la France, près de Verdun par exemple, ou ailleurs, plus loin, en Alsace. Qu'importe le lieu de cet événement dont je vois seulement l'effet : c'est la scène elle-même qui m'ouvre les yeux. De nouveau. Il suffit d'un simple coup d'œil. Cela reste.

Le dernier souffle. Le dernier mot. Images de films médiocres, en noir et blanc, dans lesquels revient, souvent, une même scène, dans un cadre presque invariable : un homme en train de mourir – sur le point de s'embarquer pour franchir le fleuve – qui a suffisamment de lucidité et de voix pour dire, parfois seulement pour murmurer, un dernier mot, un dernier membre de phrase qui, la plupart du temps, est mutilé. Pièce qui vient, à condition d'être entendue, saisie – la voix qui s'éteint peu à peu, le souffle qui fait manifestement défaut à mesure que le temps passe –, énoncer, dans l'ultime moment, ce qui n'avait jamais été dit, un secret trop longtemps gardé, ou, simplement, un nom propre, la moindre chose qui permet qu'après la mort, quand la voix est définitivement retombée, l'histoire continue sous d'autres formes, qu'elle rassemble, regroupe, à nouveau les personnages, qu'elle se développe, donc, en l'absence de celui qui vient de trépasser (autre mot redoutable pour l'oreille d'un enfant, le trépas, terme qu'il faut, coûte que coûte, apprivoiser, la guerre n'y aide pas forcément).

Énigme que contient cette ultime parole, puisqu'elle semble conclure une histoire, lui donner son terme, c'est-à-dire ce que l'on pense être sa vérité. (Que dire, alors, de la promesse que l'on fait à un mourant, à celui qui me demande instamment, au moment qui précède sa disparition, de respecter à l'avenir, quand il ne sera plus là pour moi, quand il ne restera plus de lui qu'une pierre, un engagement, de tenir ma parole.) Énigme, encore, en ce que le dernier mot ouvre un pan de l'avenir, en ce qu'il énonce, contient, toujours,

une sorte d'obligation pour celui qui le recueille et qui en devient, ainsi, le seul dépositaire, à jamais. Un seul sait qui garde, veille. Mémoire élémentaire. Un seul tient à ne pas effacer ce qui s'est proféré en un instant. Marque d'un trait cela.

Images qui se modifient à peine, dans ces films, car c'est presque toujours à quelqu'un de très proche – une femme, un amant, une mère, le meilleur ami – que le message est confié. Et même si la chose se réduit à un seul mot, cela forme nécessairement un message qui peut occuper la vie entière de celui qui en est devenu le destinataire. Souci majeur pour la suite. Ces films étaient pour moi la preuve qu'un simple mot peut acquérir une valeur fondamentale, à la seule condition qu'il soit transmis, acquis, appris, dans des circonstances particulières, et que ces circonstances soient suffisamment intenses – et les émotions suffisamment vives – pour faire de ce mot l'axe autour duquel un destin peut se constituer. Position toujours paradoxale, à mes yeux, de ce dernier mot : un rien, à la limite de l'insignifiance, qui a pourtant le pouvoir de décider, une forme mineure d'énoncé dont les conséquences peuvent, à mesure, s'avérer innombrables et, surtout, hors de proportion.

Le dernier mot est avant tout une sorte de secret que l'on tient, pour je ne sais trop quelle raison, à me confier. On me dit quelque chose qui, dans le même temps, me concerne intimement et me dépasse, sur quoi l'on me demande de garder le silence, d'avoir la plus extrême discrétion quant à ce que l'on vient de me transmettre. En cherchant à me taire, j'enferme en moi quelques mots, comme si je décidais de garder au fond de ma poche un vieux morceau de pain durci auquel je ne toucherais qu'avec précaution, que je retournerais doucement, lentement, entre mes doigts, en prenant soin de ne pas le briser.
